Émile BENVENISTE, *Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969*

Édition établie par Jean-Claude Coquet et Irène Fenoglio, Paris, EHESS Éd./Gallimard/Éd. Le Seuil, 2012, 210 p.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8529>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8529

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 423-425

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Émile BENVENISTE, *Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969* », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8529> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8529>

Bayle réussit le pari de construire, au fil des analyses, une théorie linguistique textuelle et cognitive. Selon moi, un des apports moins visible est l'intérêt qu'il y a à confronter les concepts opératoires de la linguistique textuelle, de la sémantique, de la pragmatique et de la linguistique cognitive : les outils de chaque domaine s'enrichissent au contact de ces fructueuses discussions, pour gagner en précision analytique et en assise épistémologique.

Julien Longhi

CRTF, université de Cergy-Pontoise, F-95011

julien.longhi@u-cergy.fr

Émile BENVENISTE, Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969.

Édition établie par Jean-Claude Coquet et Irène Fenoglio, Paris, B-ESS Éd./Gallimard/Éd. Le Seuil, 2012, 210 p.

En 1916, le dernier paragraphe de l'édition d'un *Cours* (apocryphe) de *linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (Charles Bally, Albert Sechaye, eds, Albert Riedlinger, collab., Lausanne/Paris, Payot, 1916), mort en 1913, stipulait sans nuances : « Des incursions que nous venons de faire dans les domaines limitrophes de notre science, il se dégage un enseignement tout négatif, mais d'autant plus intéressant qu'il concorde avec l'idée fondamentale de ce cours : la *linguistique* a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même » (Franz Bopp in : *ibid.* : 257). Depuis lors, l'étude des documents manuscrits que le linguiste a dispersés çà et là a clairement montré que Ferdinand de Saussure n'avait pu prononcer ces mots et penser à une telle réduction de son objet d'étude. Bien au contraire, dans les notes préparatoires de son projet sur *L'Essence double du langage*, il écrit « Sémiologie = morphologie, grammaire, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc., le tout étant inséparable » (Simon Bouquet, éd., *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002, p. 45).

Comme l'a remarqué Simon Bouquet (*ibid.* : 17), « concevoir ainsi la linguistique de la langue comme complémentaire (au sens ensembliste) d'une linguistique de la parole » n'est pas sans conséquences, car, outre que cela relativise entièrement l'« idéal de scientificité » sur lequel se fonde la linguistique actuelle, cette idée périmée le fait que la linguistique n'aurait officiellement à s'occuper que de la langue, et non de la parole. Éternelle histoire du serpent qui se mord la queue ou de l'œuf et de la poule. On se demandera alors pourquoi un si long préambule pour introduire à la lecture du remarquable ouvrage proposé par Jean-Claude Coquet et Irène Fenoglio ?

La raison en est simple et relève du constat désormais bien établi que la linguistique saussurienne, sous les couleurs qu'ont voulu lui donner Charles Bally, Albert Sécheyne et Albert Riedlinger (1916), ne représente pas la pensée de Saussure et que le structuralisme qui l'a sanctuarisée n'a finalement été qu'un mode illusoire de simplification de l'étude des objets langagiers. En d'autres mots que le surgissement, au détour des années 60, de la notion d'énonciation et la prise en compte du discours, de la parole, n'a pas été une révolution, mais la résurgence longtemps attendue d'un des aspects de la réflexion sémiologique de Ferdinand de Saussure, trop longtemps occulté par une vulgate dogmatique. Juste retour des choses en fin de compte puisque Saussure lui-même n'a pas véritablement opéré une révolution de la pensée linguistique *ex nihilo*, mais s'est appliqué à revisiter et critiquer les fondements de la grammaire historique et comparée des langues indo-européennes pour élaborer une théorie enfin générale de l'étude des langages.

Or, Émile Benveniste, dont nous sont présentées ici les dernières leçons données au Collège de France, avant le tragique accident vasculaire cérébral du 6 décembre 1969, est généralement considéré à son tour comme l'initiateur d'une nouvelle révolution. Vision réductrice acceptable, peut-être, dans le cadre d'une vulgarisation hâtive et d'une manufication simplificatrice, mais qui occulte totalement le fond sur lequel s'est développée la pensée d'Émile Benveniste : un fond partagé avec Ferdinand de Saussure, puisqu'il s'agit du fond indo-européen dont les deux savants étaient de parfaits connaisseurs. Dès lors, l'intérêt essentiel du volume est de rappeler que c'est à partir d'une réflexion sur les mécanismes à l'œuvre dans les langues indo-européennes qu'Émile Benveniste – tout comme Saussure – a élaboré sa conception d'une linguistique générale dans laquelle l'homme trouve sa place au cœur du dispositif. Un homme qui façonne la parole à ses besoins et non pas, ou non plus, un homme qui subit les contraintes du modèle de la langue. Les supposées grandes révolutions scientifiques sont très souvent, ou ne sont, que passages audacieux de relais dans la course infinie de l'approfondissement des connaissances.

Attachons-nous brièvement à l'organisation du volume. Après une très utile biographie chronologique d'Émile Benveniste, Julia Kristeva (pp. 13-40) en 17 pages denses dégage ce qui fait la singularité de la pensée du linguiste en insistant sur la distinction qu'il élabore progressivement entre les aspects sémantiques et sémiotiques de la langue et, puisque le dessin des cours de 1968-1969 était de traiter du phénomène

de l'écriture, en approfondissant la notion de « double signification de la langue », par laquelle Émile Benveniste interroge l'acte d'écrire et l'apprentissage de l'écriture. D'où des remarques très stimulantes sur l'iconicité de l'écriture. En mêlant à cette analyse de la pensée du linguiste des souvenirs personnels émouvants (son geste traçant les signes THEO sur son corsage), Julia Kristeva permet d'entrer plus avant dans la pensée globale d'un érudit et chercheur dont les travaux ont renouvelé l'approche incorporée du langage et des langues. Car ce geste, qui aurait pu paraître indécent le 24 septembre 1971, n'était en fait que l'expression désespérée, par un linguiste privé de parole, de la solution du problème de la signification sémiotique et sémantique qui enseme l'histoire.

Jean-Claude Coquet et Irène Féoglio (pp. 41-56) prennent alors le relais pour introduire les transcriptions des 16 leçons données du 2 décembre 1968 au 1^{er} décembre 1969. Ils insistent sur le réaménagement que le linguiste fait subir à la pensée de Ferdinand de Saussure en montrant que la sémiologie du langage comporte et fait nécessairement interférer deux axes, le sémiotique et le sémantique, alors que le linguiste de Genève enfermait strictement le signe dans le sémiotique au dépens du sémantique qui est cependant ce que le signe manifeste dans ses emplois en discours. Pour formaliser cette distinction, Émile Benveniste ose l'opposition des mots du sémantique aux signes du sémiotique. Car il fait choix d'un observatoire phénoménologique : « Inclure le langage dans la sémiologie est à la fois l'éclaircir et le fausser, car le langage n'est pas seulement "signalique" et "indicatif", il est significatif de messages, il est nuntial, ce que n'est aucun système non dérivé du langage (comme le langage des sourds et muets) » (p. 51).

L'édition de ces leçons s'organise alors en trois chapitres. Le premier (pp. 58-88 ; leçons 1-7, 2 décembre 1968-27 janvier 1969) traite de la sémiologie et de l'histoire du sens en linguistique dans une perspective qui se démarque de celle de Saussure, d'où l'opposition du sémiotique et du sémantique. Le second (pp. 90-135 ; leçons 8-15, 3 février-24 mars 1969) est organisé autour du thème des rapports de la langue et l'écriture et présente l'expression d'une pensée totalement inédite. Le troisième chapitre (pp. 139-146) rassemble et publie les dernières notes manuscrites que le linguiste avait préparées en vue du cours de l'année 1969-1970, dont seule fut réalisée la première séance avant l'accident que l'on connaît. Les éditeurs prennent soin de préciser les conditions dans lesquelles, à partir des notes prises par Jean-Claude Coquet, feu Claudine Normand, et Jacqueline Authier-Revuz, ils

ont pu reconstituer le texte de ce premier cours et donner par là à entendre Émile Benveniste dans ses notes en dépit du « sursens de la présence et de la voix » (p. 55).

Ce volume tout à fait remarquable fait suivre le texte de ces leçons de deux documents d'une grande utilité quoique modestement intitulés « Annexes » (pp. 150-180). D'abord une biographie de l'auteur – en l'occurrence la seule à ce jour – rédigée par son collègue iraniste Georges Redard, qui au décès en 1979 de la sœur du linguiste, Camelia, devint légataire universel d'Émile Benveniste jusqu'à sa propre mort le 24 janvier 2005. Ce document retrace la vie personnelle et scientifique de l'auteur, avec le souci de présenter une vue holistique de cette existence, et permet d'en suivre les prolongements.

Ensuite est offert un panorama des documents matériels possédés ou rédigés par Émile Benveniste. Ainsi, à sa mort, sa bibliothèque a-t-elle été vendue en indivis à l'Institut de linguistique de l'université de Berne ; quant aux droits d'auteur, ils furent légués en 1984 à l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres où ils servent à alimenter une fondation décernant un prix aux jeunes chercheurs travaillant dans les domaines où Émile Benveniste s'est illustré. Quant à ses papiers manuscrits, ils souffrent d'une dommageable dispersion puisque certains sont déposés à la Bibliothèque nationale de France, tandis que d'autres sont restés au Collège de France et que les carnets d'enquête concernant les langues amérindiennes d'Amérique du Nord (haida, tlingit, eskim□) ont été donnés à l'université de Fairbanks au Canada. L'Institut Mémoire de l'édition contemporaine ne conserve à l'abbaye d'Ardenne que des notes de ses cours prises par Georges Redard (1949-1950, 1954-1955 et 1955/19-56). Ces précisions peuvent aider à simplifier les parcours de futures recherches, ce que Chloé Laplantine, qui a travaillé entre 2005 et 2008 sur un inédit d'Émile Benveniste consacré à Charles Baudelaire (thèse de doctorat, Paris 8), ne démentirait certainement pas aujourd'hui...

En postface, faisant pendant à la liminaire de Julia Kristeva, c'est un autre migrant bulgare des années 60, Tzvetan Todorov (pp. 181-203), qui s'essaie à décrire le destin d'un savant exemplaire, en relevant ce paradoxe selon lequel « le plus grand linguiste français du xx^e siècle » (p. 195), pris par les rituels de la science, n'a pu rédiger de synthèse de sa propre pensée en un ouvrage magistral et a dû se contenter de livrer des « études dispersées, porteuses d'aperçus fulgurants, mais fragmentaires et répétitives » (*ibid.*).

Un index nominal et un index notionnel se trouvent en fin de volume et permettent un repérage rapide. Enfin, une table des illustrations (nombreuses) contenues dans ce volume en clôt l'organisation.

À l'instar du travail philologique réalisé sur la figure tutélaire de Saussure l'ouvrage permet de découvrir des aspects méconnus de la pensée d'Émile Benveniste et aide à mieux comprendre son développement ; un ouvrage qui, en contre-chant des deux volumes de *Problèmes de linguistique générale*, fait entendre la voix d'un linguiste ayant trouvé dans l'écriture « un moyen parallèle à la parole de raconter les choses ou de les dire à distance » qui s'est progressivement « littéralisé en se conformant à une image de plus en plus formelle de la langue » (p. 114) d'où l'idée selon laquelle la langue se sémiotise elle-même par l'écriture. Sous une forme élégamment condensée se trouve là, en quelque sorte, le cœur de la pensée du langage développée par Émile Benveniste en ses dernières années.

Jacques-Philippe Saint-Gerand
CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Nicholas EVANS, *Ces mots qui meurent. Les langues menacées et ce qu'elles ont à nous dire.*

Trad. de l'anglais par M. Saint-Upéry, Paris, Éd. La Découverte, 2012, 390 p.

L'édition est la traduction française de *Dying Words, Endangered Languages and What They Have to Tell Us*, publié en 2010 par Wiley-Blackwell. Son auteur, Nicholas Evans, dirige le département de linguistique du College of Asia and the Pacific à l'Australian National University de Canberra. Son champ d'investigation a tout naturellement porté d'abord sur les langues aborigènes d'Australie, puis le chercheur s'est intéressé à quelques-unes des langues papoues. Cet énoncé rapide rend imparfaitement compte de la somme d'efforts intellectuels investis dans l'étude de ce gigantesque corpus, mais il souligne la très vaste compétence linguistique acquise par Nicholas Evans. Le sous-titre de l'ouvrage, « Les langues menacées et ce qu'elles ont à nous dire », est immédiatement explicite. En effet, certaines des langues qu'il a étudiées et d'autres n'étant plus parlées que par quelques locuteurs, risquent de disparaître dans un laps de temps très court. Mais, objectera-t-on, les langues internationales ne suffisent-elles pas à la communication ? Le monolinguisme n'est-il pas une des spécificités de l'être humain ? Et, même si l'on accorde quelque considération à ces langues exotiques, précisément pour leur exotisme, leur enregistrement

sur différents supports (audio, vidéo) permettant de conserver leurs particularismes, l'essentiel ne sera-t-il pas sauvé ? Non, répond l'auteur, et c'est ce qu'il entreprend de démontrer dans ce livre composé de cinq parties, dix chapitres précédés d'un prologue et suivis d'un épilogue, de quatre cartes, de notes, de la bibliographie, de la mention de quelques sites internet et d'un index.

L'architecture du livre est aisée à appréhender. Dans le prologue (pp. 5-16), Nicholas Evans expose une particularité du kayardild, langue aborigène de l'île de Bentinck, dans le Queensland australien, qui n'a plus que huit locuteurs (quand il termine son livre, son informateur principal vient de mourir). Le kayardild marque le temps sur les verbes et aussi sur les noms : « il a vu (la) tortue de mer » se dira avec un suffixe verbal et un suffixe attaché au nom « tortue de mer » (p. 6), structure morphologique qui infirme la théorie chomskienne d'« universaux » du langage. L'objectif de l'auteur est donc d'explicitier les questions suscitées par les mots « à l'agonie » de la « logosphère », « vaste royaume des mots de ce monde, des langues qu'ils composent et des relations entre ces langues » (p. 11). La première partie (pp. 17-77) se veut historique. Si, pour les Aborigènes d'Australie, la langue est une propriété, permettant de reconnaître le clan du locuteur, cette affirmation ne débouche pas sur l'axiome *une langue, un peuple* puisque, le clan étant exogamique, chacun est obligé d'apprendre la langue de son conjoint et d'autres alliés. Le polyglottisme est de règle, comme dans certaines régions du Cameroun, de l'Amazonie, etc. (pp. 25-37). La bizarrerie est le monolinguisme, depuis longtemps et fréquemment perçu comme consubstantiel à l'être humain, d'où l'indifférence pour les langues. La curiosité linguistique naît de la confrontation avec une langue sans écriture : le frère Bernardino de Sahagun, qui, dans le Mexique du XVI^e siècle, rédige la première et volumineuse grammaire des langues de la « Nouvelle-Espagne » condamnée par l'Inquisition, a comme lointains successeurs les linguistes Wilhelm von Humboldt, Franz Boas et Edward Sapir, ces deux derniers inaugurant les enregistrements sonores.

Outre les difficultés phonologiques, la deuxième partie (pp. 79-129), théorique, analyse pertinemment ce qui constitue le « fossé culturel » entre locuteurs de deux systèmes linguistiques différents ; les présupposés sémantiques doivent être remis en question si l'on veut parvenir à une cognition psychosociale performante elle-même structurée par la grammaire. « Chaque fois que nous étudions une nouvelle grammaire, notre modèle composite de la faculté humaine